

Zeitschrift: Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich
Herausgeber: Akademischer Alpen-Club Zürich
Band: 58-59 (1953-1954)

Artikel: Expédition du Club alpin académique de Zurich au Dhaulagiri (8172m) 1953
Autor: Roch, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Expédition du Club alpin académique de Zurich au Dhaulagiri (8172 m) 1953

C'est un fait réjouissant qu'un petit club de 120 membres ait pu mettre sur pied une expédition de ce genre. En effet, le coût de l'entreprise, 12 500 francs par personne, semblait être un obstacle insurmontable. Le choix du but était téméraire. La manière dont ces difficultés furent surmontées prouve la vitalité du CAAZ et la générosité de ses membres.

Mais ce n'était pas suffisant. Nous bénéficiâmes encore de l'appui moral et financier du Club alpin suisse et d'un comité de patronage composé du président du Conseil de l'Ecole Polytechnique Fédérale, du président du CAS et d'éminents professeurs. En outre, plusieurs particuliers et maisons de commerce ont grandement aidé l'expédition de leurs dons.

Ma reconnaissance va à tous ceux qui ont rendu possible cette entreprise. Seule une élite restreinte a la chance d'aller explorer l'Himalaya; mais de nombreux alpinistes, sans quitter leur fauteuil, s'enthousiasment pour ces expéditions. C'est grâce à cet intérêt général que celles-ci peuvent avoir lieu.

Je voudrais donc ici faire profiter de notre magnifique aventure tous ceux qui ont eu la générosité de s'y intéresser. C'est un désir ambitieux car, comme le dit Alain de Chatellus, « le véritable alpiniste n'est pas toujours d'intelligence médiocre, mais il est tout à fait exceptionnel qu'il n'ait pas de très faibles dispositions pour s'exprimer par la parole ou par l'action, ou une insurmontable répu- gnance à le faire »*.

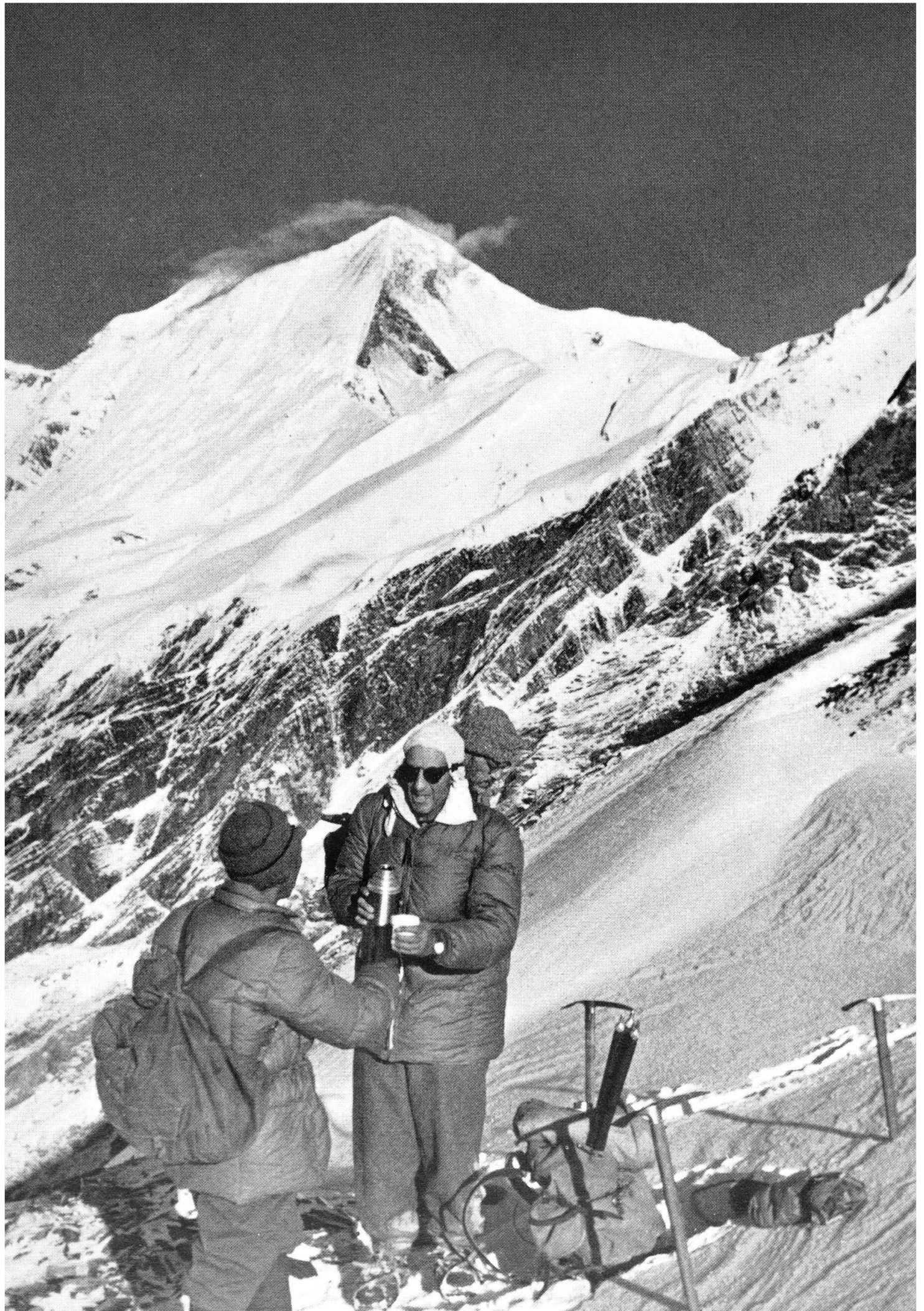
Par l'entremise du géologue suisse Hagen, qui relève la géologie du Népal, nous avons obtenu l'autorisation d'aller au Manaslu, un « huit mille » inexploré. Malheureusement pour nous, les Japonais y avaient fait une reconnaissance en automne 1952 et avaient ainsi acquis une sorte d'option sur cette montagne: nous dûmes chercher un autre but.

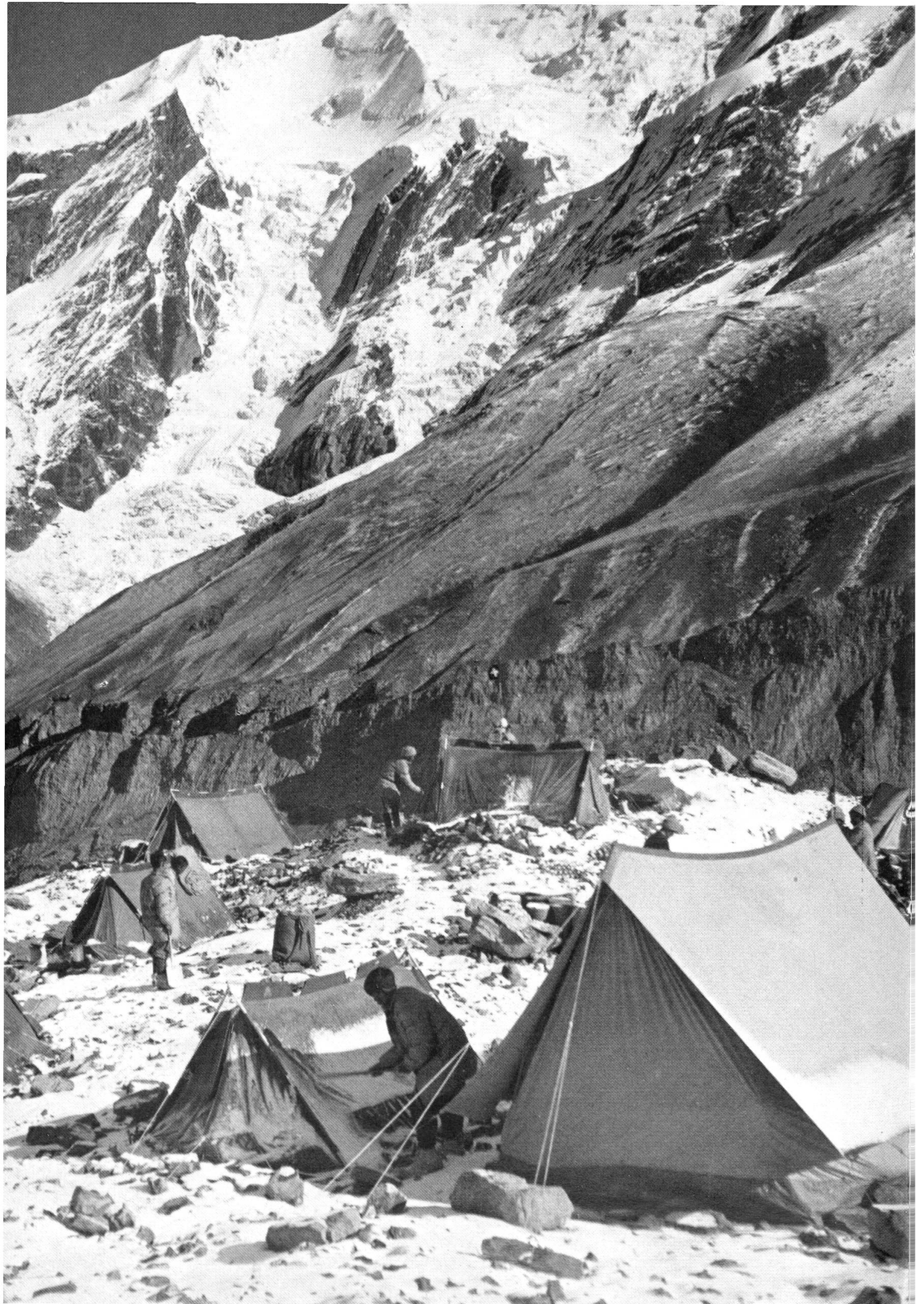
En 1950, les Français s'étaient attaqués au Dhaulagiri par l'est. D'une de leurs reconnaissances, Oudot et Terray avaient rapporté une photographie du versant nord, d'après laquelle il était loisible d'imaginer une voie d'accès à l'arête ouest, laquelle pourrait ensuite être suivie jusqu'au sommet. Nous tentâmes notre chance; nous étions très optimistes.

Notre équipe était composée de sept alpinistes qualifiés; Bernard Lauterburg en était le chef. Ses 60 ans n'ont pas l'air de le gêner; il est une sorte de Ghiglione, avec cette différence que tandis que Ghiglione est tout petit, Lauterburg est très grand et garde son calme à l'altitude. Les autres étaient, par rang d'âge: moi-même, qui ferais mieux de penser davantage à ma famille qu'aux expéditions himalayennes, comme me le reproche mon beau-père, avec qui je suis en principe d'accord. D'ailleurs, chacune de mes expéditions est censée être la dernière à laquelle je prends part. Mais l'occasion qui se présente est chaque fois si belle que raisonnablement je ne peux la manquer.

Vient ensuite le docteur Pfisterer, médecin de l'expédition, qui personnifie la « Gründlichkeit » helvétique. Il se révéla compagnon extrêmement agréable, précieux en montagne par son endurance et sa bonne humeur. Le groupe des jeunes était formé de Hannes Huss, spécialiste des grandes ascensions hivernales, telles que la Dent-d'Hérens et l'arête de Peuterey au Mont-Blanc; de Peter Braun, étudiant en médecine, qui a été déjà deux fois au Groenland et qui est un membre

* A. de Chatellus, « Alpiniste, est-ce toi ? ».





idéal pour une expédition de ce genre; de Marc Eichelberg, d'une ténacité à toute épreuve, et enfin de Ruedi Schatz, excellent grimpeur, bien que tiraillé entre les conceptions de l'alpinisme classique et du moderne*.

Pfisterer et moi atterrissons à Bombay le 30 mars, soit la veille de l'arrivée du « Victoria » qui amène nos cinq camarades. Notre ami Fleckenstein, membre lui aussi du Club alpin académique, nous a répartis dans les familles suisses de Bombay.

Dans le fourmillement puant et la fournaise de cette grande ville, nous sommes immédiatement invités à une « party » que la maison Ciba donne en l'honneur d'un représentant de la maison Sandoz qui quitte les Indes. Cette soirée extrêmement select se passe au « Rendez-vous », le plus chic restaurant de Bombay. Il est air-conditionné et la fraîcheur est exquise. Rien ne manque non plus au menu: fois gras, faisan et bombe glacée. Ma voisine est une belle dame dont le décolleté est protégé par un superbe châle de Bénarès, rouge et or. Elle est charmante et me parle de l'Himalaya à profusion, sans jamais me laisser placer un mot. Elle me décrit le Cachemire, le Garhwal, le Sikkhim, le Bouthan et tout et tout. Avant de nous quitter, je la remercie pour cette agréable soirée et la félicite pour ses beaux voyages. J'ai même la maladresse de lui demander: « Vous avez sûrement été dans l'Himalaya? » — « Non, je n'y ai jamais été, mais j'habite depuis vingt ans aux Indes! » — « Ah! je comprends. »

Aux Indes, l'accroissement de la population est effrayante. En 1934, lorsque j'y étais pour la première fois, Bombay ne comptait pas un million d'habitants. Actuellement, il y en a trois millions et demi. C'est surtout après la guerre de séparation entre l'Hindoustan et le Pakistan en 1947 que les réfugiés affluèrent à Bombay. Ce phénomène tragique est d'ailleurs général et réciproque. Karachi au Pakistan qui comptait cent mille habitants en a un million et demi actuellement. L'eau manque. On creuse de nouveaux puits, desquels on en tire trop d'eau. Les sources moins profondes tarissent, ce qui crée des situations tragiques.

Grâce aux bons offices du consul suisse, M. Sonderegger, que je connais depuis 19 ans, nous venons enfin à bout des formalités douanières pour le transit de nos colis et pouvons songer à partir. Après les chaudes journées de travail, nous allons nous baigner à Breech Candy, un merveilleux établissement de bain aux bords de la mer. Ou bien, l'un de nos hôtes nous emmène à Juhu, une palmeraie bordant une immense plage où les charmeurs de serpents exhibent leurs derniers spécimens. Avant de quitter nos compatriotes, nous passons encore chez le consul une mémorable et charmante soirée.

Un wagon scellé contenant tous nos bagages est accroché à un train lent qui s'arrête à toutes les stations. Hannes Huss et moi accompagnons le chargement afin qu'il ne risque pas de rester en panne dans quelque gare. Quittant Bombay au milieu de la journée, nous devons arriver à Chansi, nœud ferroviaire où le wagon doit être aiguillé dans une autre direction, à 8 h. 30 le lendemain matin. Le train s'arrête en effet à l'heure dite; nous descendons, et constatons que nous ne sommes pas à Chansi. Le mystère est bientôt éclairci: ce n'est que le jour suivant que nous arriverons à Chansi. Encore vingt-quatre heures de chaleur et de poussière.

A Lucknow, nous rencontrons nos camarades venant de Delhi, sauf Eichelberg, qui n'a pas reçu le visa pour entrer au Népal, et doit attendre que son passeport soit en règle. Le dernier trajet en train, de Gorahkpur à Nautanwa, est le plus pittoresque, car nous sommes sur la route militaire. On sait que la principale exportation du Népal sont les mercenaires qui vont s'engager dans les armées britanniques et hindoues. Tous les deux ans, les soldats rentrent en permission

* Voir « *Les Alpes* », juillet 1953.

dans leurs vallées natales. Des grappes humaines sont suspendues aux marche-pieds des wagons, car l'intérieur est déjà plein à craquer. Dans notre compartiment monte un caporal Gurkha avec sa femme venue à sa rencontre et un fils de deux ans qu'il voit probablement pour la première fois. Cette femme aux pommettes saillantes, au nez épaté, aux yeux bridés est couverte d'or. D'énormes marguerites vermeil lui percent les oreilles. Un collier de tubes dorés lui pend sur la poitrine, tandis qu'une rosace couleur du soleil lui orne la tête. En connaissance j'annonce à mes camarades que ces ornements sont généralement très chers et je demande au caporal combien lui ont coûté les beaux cadeaux qu'il a rapportés à sa femme. « J'ai payé le tout quinze roupies à Singapour » (environ quinze francs suisses), me répond-il avec fierté! — A... nous regardons cette ferblanterie avec mépris, et pourtant cette femme a une belle allure.

Nautanwa est le plus horrible endroit de la terre: chaleur, poussière, prostitution, reptiles venimeux, malaria, typhus, choléra. Des femmes missionnaires médecins y ont vécu quinze ans en attendant la permission de s'établir à Pokhara (Népal), véritable paradis terrestre.

Nos sherpas, venus de Darjeeling, nous attendent. Ils seront dix au lieu de neuf que nous avions demandés. Leur explication est fort simple: c'est que le chiffre neuf porte malheur. Le sirdar Ang Tharkay, leur chef, manque. Il est à Paris pour la présentation du film de l'Annapurna. Il arrivera une heure avant notre départ, avec, pour tout bagage, une sacoche d'Air France et un parapluie, et fera toute la longue marche d'approche dans sa tenue de voyage.

Par camion, notre bagage est transporté à Bhairawa, où l'avion d'une ligne locale passe deux fois par semaine.

A Bhairawa nous sommes en terre népalaise, encore dans la plaine au pied du Terraï où vivent les tigres et les rhinocéros. Lors d'une visite au gouverneur, nous lui faisons part de notre curiosité d'avoir vu un éléphant. « C'est le mien, j'en ai deux, nous répond-il; si cela vous intéresse, vous pourrez faire un petit tour demain matin. » C'est comme si l'on prêtait sa bicyclette. Et chacun y alla de son petit tour à dos d'éléphant.

De Pokhara à Bhairawa, en avion, il n'y a que vingt-cinq minutes. (Au retour, il nous faudra quatre jours de marche forcée.) Le vol que nous faisons est épique. La chaleur est suffocante; l'avion est archicomble. Les passagers sont alignés le long des hublots, tandis que le centre est rempli par nos charges. Le pilote nous a bien recommandé de tenir les colis à l'atterrissage, car, la piste étant houleuse, les caisses pourraient blesser les occupants. Tout se passa sans accidents.

A l'arrivée, une foule bigarrée se précipite vers le grand oiseau. Des indigènes ont fait plusieurs journées de marche pour assister au passage de l'avion. Hagen est là avec sa femme. Grâce à lui, nous pourrions faire transporter nos charges à dos de poney jusqu'à Beni. C'est une aubaine, car à cette époque les coolies, occupés aux cultures, sont introuvables.

Pokhara est situé à 1000 mètres d'altitude dans une plaine légèrement inclinée vers le sud, entourée de collines et recouverte de rizières, de champs de maïs et de grands arbres. Ça et là des touffes de bambous géants et des bananiers. Au sud-ouest se trouve un lac à l'eau délicieuse dans lequel nous prenons de nombreux bains. Cinquante kilomètres au nord se dressent des montagnes fantastiques, telles que le Machapucharee (7000 m), nom qui signifie la queue de poisson, et au fond la chaîne formidable de l'Annapurna.

La réception des femmes missionnaires est charmante. Leur pain est délicieux. Elles tiennent un dispensaire permanent où les gens viennent de très loin se faire soigner. Le travail qu'elles accomplissent est surhumain.

Les poneys sont fougueux et le chemin est si escarpé qu'au bout de trois jours il n'y a plus une caisse entière, plus un sac qui ne soit percé. A une descente, un container quitte le dos de sa monture et fait le grand saut: du sucre de raisin se répand sur le flanc abrupt de la montagne.

En quatre jours, la caravane atteint Beni. Fort heureusement pour les bagages, les poneys ne peuvent aller plus loin, car il faut franchir ici la rivière Krishna Gandaki sur un pont suspendu. Les convoyeurs transbordent eux-mêmes les charges par le pont oscillant. Certains portent le paquetage entier d'un poney, soit soixante kilos, avec une aisance effarante.

Le maître d'école de ce village nous promet d'enseigner à ses élèves à dire «Grüssgottwohl» pour nous saluer au retour.

Ici, nous retrouvons Ang Tharkay, parti en éclaireur avec Huss et Schatz pour recruter des coolies. Les porteurs arriveront demain d'un village situé au-dessus de Beni.

Le jour suivant, prêts dès 6 h. du matin, nous attendons en vain les coolies promis. Nous commençons à douter d'Ang Tharkay quand, vers 9 h., la pente qui nous domine s'agite. C'est comme une fourmilière qui s'éveille. Par des sentes invisibles d'en bas, plus de deux cents indigènes descendent de la montagne. Ang Tharkay triomphe.

La distribution des charges est longue. Ce n'est que l'après-midi que nous pouvons nous mettre en route.

Le soir, nous campons à Tato Pany, ce qui signifie eau chaude. En effet, dans une piscine au bord de la rivière, deux vieilles femmes font trempette de temps en temps. Ces eaux sont réputées excellentes contre les rhumatismes.

En quatre jours, nous devons atteindre Muri qui semble être le dernier village avant les gorges de la Mayangdi Khola. Les deux premières étapes sont fastidieuses: le chemin se faufile le long de vallées encaissées. Mais le troisième jour, le sentier s'élève le long de la montagne. Débouchant au sommet d'une crête, nous voyons subitement devant nous le Dhaulagiri dans toute sa grandeur.

Films, photos, téléobjectif, tout y passe. Puis, c'est l'étude à la jumelle de l'itinéraire. Si nous parvenons à l'arête ouest, il apparaît d'ici qu'on peut la suivre et emprunter dans le haut le versant sud qui nous fait face et gagner ainsi le sommet.

La fin de cette étape est un enchantement, car en plus du Dhaulagiri, toutes les cimes du Dhaulagiri Himal, chaîne située plus à l'ouest, surgissent derrière des villages pittoresques. Les touffes de bambous égayent la campagne. Les champs de blé et d'orge s'étagent, remplaçant ici le riz et le maïs. Les femmes travaillant aux champs ne portent qu'une jupe, elles sont souvent nues jusqu'à la ceinture. Certaines sont fort jolies, surtout de loin.

Ce jour, nos porteurs s'arrêtent à Shibang, à deux heures de marche seulement de Muri, que nous atteignons le lendemain en une étape très courte.

Les porteurs de Beni, une fois payés, rentrent chez eux. Quelques-uns veulent bien continuer avec nous vers les gorges inconnues.

Le camp a été installé dans un champ d'orge fraîchement moissonné. Le lendemain au réveil, en sortant de la tente, nous sommes éblouis par la beauté du paysage. Des géants de 7000 et de 8000 mètres dressent dans le ciel, leurs parois sur lesquelles s'accrochent des paquets de neige et des masses de glace. Les pentes sont burinées de couloirs et de gorges qui vont se perdre dans les forêts et les vallées extrêmement encaissées 6000 mètres plus bas. Cette vue rappelle celle de Mürren vers l'Ebnefluh, le Grosshorn, etc. mais en deux fois plus grand et en bien plus sauvage. Nous restons pantois d'admiration.

Si le paysage est splendide, notre situation l'est moins. Les coolies de Muri réclament vingt-cinq roupies par jour et ils nous disent qu'il faut dix jours jusqu'au glacier. Or, généralement, le prix d'un porteur est de trois roupies par jour plus une roupie et demie pour le retour.

Nous tentons de recruter du monde dans d'autres villages. Peine perdue, car les indigènes se sont entendus entre eux.

Je sais qu'avec un peu de patience, nous arriverons à nos fins, mais j'ai de la peine à voir mes camarades, habitués à l'ordre et à la discipline de la Suisse, se démoraliser et penser que l'expédition va se terminer ici. De plus, Tashi, un sherpas, a la petite vérole.

Pour ne pas perdre de temps, une équipe va partir en reconnaissance avec les six porteurs de Beni pour tenter d'atteindre le glacier. Je fais partie de ce groupe avec le docteur Pfisterer. Nos sherpas, respectifs Phurkippa et Ila Tenzing, plus Gyelbu nous accompagnent. Le 24 mai, nous allons camper à Kibang, village situé de l'autre côté de la vallée. Les indigènes dansent toute la nuit au son du tam-tam. A Muri, c'est la même chose. Lauterburg, qui ne peut dormir dans ce tintamare, veut recourir à la police pour faire respecter le couvre-feu. Mais elle est à Kathmandu la police, à 20 jours de marche, et les indigènes s'en moquent.

Le 25, Pfisterer et moi partons en éclaireurs, disant à nos sherpas que nous attendrons la caravane au col. Suivant les indications d'un indigène, nous montons vers un col situé à l'est. Derrière nous, nos porteurs se dirigent vers un col situé au nord. Nous les attendons toute la matinée. Des arborigènes armés d'arcs et de flèches s'intéressent à notre équipement. L'un d'eux est insolent, il visite mon sac et voudrait ma chemise de laine rouge et noire. D'autres indigènes armés de vieux fusils à pierre font des battues pour chasser les panthères.

Au début de l'après-midi, ne voyant rien venir comme sœur Anne, nous rebroussons chemin pour rejoindre l'autre col. Une grêle serrée se met à tomber, nous bloquant sous un arbre. Le bruit des grêlons sur les feuilles de la jungle épaisse est infernal. Enfin, nous sommes dans la bonne vallée. Elle est longue et la nuit nous surprend avant le col. Tentant de descendre de l'autre côté, nous perdons la piste dans la nuit et remontons. Désespérés, nous nous installons pour bivouaquer près d'une hutte abandonnée. Nous n'avons ni provisions, ni vêtements chauds. Les bambous de la cabane délabrée alimentent deux feux qui nous rôtiennent un côté tandis que l'autre gèle, car il fait frais à 3000 mètres. La nuit est longue. Nos sherpas nous croient probablement plus loin, tandis que nous sommes derrière eux.

Dès les premières lueurs du jour, nous partons pour les rejoindre. Mais nous perdons bientôt le sentier et descendons un millier de mètres dans une jungle si sauvage, sur des pentes si raides que c'est un véritable cauchemar; et nous n'avons toujours rien à manger.

Accrochés à des lianes, nous nous balançons à la Tarzan au bas de murailles vertigineuses. Tous les vallons se terminent par des parois verticales. La trace d'un thar, une grande antilope, nous tire d'affaire. Vers 10 h., nous atteignons la rivière.

Nous y trouvons des champs fraîchement labourés et dérangeons deux singes qui filent comme des maraudeurs surpris. Deux familles vivent dans cet endroit perdu. Nos gestes démonstratifs ne parviennent pas à les décider à nous donner à manger, ni à nous accompagner pour retrouver nos sherpas. Finalement, un berger rencontré en chemin veut bien nous accompagner. Vers 16 h., nous trouvons nos hommes installés en pleine pente sous un rocher surplombant dans un endroit inimaginable. Nos braves sherpas avaient posté des sentinelles à toutes les issues du cirque dans lequel nous étions, de sorte que même si nous l'avions voulu nous n'aurions pu leur échapper.

Comme le poulet a bon goût ce soir et combien douillets et chauds sont nos sacs de couchage! Rassasiés et reposés, nous pouvons admirer la beauté du site. Un contrefort sud du Dhaulagiri, le Manapati (6000 m), domine cette jungle sauvage. Il se montre constamment derrière d'immenses arbres qui l'encadrent et qui invitent à photographier.

Le lendemain, le gros de la troupe nous rattrape. Ang Tharkay a trouvé des coolies à Shibang, ce qui a décidé ceux de Muri. Avec joie nous retrouvons nos

Oben: Die Teilnehmer im Lager I. Vorn: A. Roch, P. Braun. Hinten: R. Schatz, R. Pfisterer, B. Lauterburg, H. Huß, M. Eichelberg
Unten: Unsere Sherpas. Hinten: Gyelbu, Ila Tensing, Gyalzen, Ang Tharkay (Sirdar), Phurkippa, Kamin. Vorn: «Beniman» (Kuli), «Businessman» (Kuli), Tashi, Ang Phutar, Da Temba





camarades, surtout que leur moral est très haut. Nous-mêmes faisons piteuse mine après notre échec. Nous verrons par la suite que cela n'a pas d'importance, car de toutes façons nous n'aurions pas atteint le glacier.

Comme il se doit à l'Himalaya, le sentier monte le long de la montagne sur des milliers de mètres pour redescendre un peu plus loin jusqu'au fond de la vallée. A la troisième étape, plus de sentier. Sous la pluie, nous campons dans un bois de rhododendrons extrêmement pittoresque. Les arbres séculaires aux fûts contorsionnés semblent danser comme des sorcières en furie.

Le jour suivant, un énorme torrent barre la route. C'est un affluent de la Mayangdi Khola. Pour le traverser, un pont est nécessaire. Dans la jungle, il y a deux manières d'en construire: soit, choisir deux rochers rapprochés entre lesquels on place des troncs pas trop lourds que l'on puisse porter, ou bien, abattre de gros arbres en espérant qu'ils ne se briseront pas en tombant. Nous choisissons la deuxième manière, la plus amusante et la moins fatigante si l'opération réussit du premier coup. Trois quarts d'heure sont néanmoins nécessaires pour abattre le géant. L'arbre tourne généralement dans sa chute. Les branches qui surplombent la rivière et qui amortiraient le choc se trouvent dirigées contre le ciel au moment où le tronc se fracasse. Le premier arbre se brise en mille morceaux, le second résiste mieux et la caravane passe.

De l'autre côté, une impénétrable muraille de bambous nous empêche d'avancer. Au koukri, ce fameux couteau gorkha, une patrouille de pointe attaque ces innombrables roseaux. Lentement le chemin s'ouvre. Derrière la première équipe, les coolies embouteillés sont assis la plupart du temps, attendant l'occasion d'avancer d'une centaine de mètres avant de poser de nouveau leur charge.

Impatients comme nous le sommes d'arriver au glacier, de voir si l'on peut le remonter, d'explorer l'accès au Dhaulagiri, toutes ces difficultés sont déprimantes. Au début de l'après-midi, il faut traverser cette fois la Mayangdi Khola, une rivière bien plus grosse que celle du matin. Les porteurs ont compris que la construction du pont sera longue, ils se sont immédiatement installés pour camper.

Au bout d'une heure, un énorme tronc s'abat sans se briser. Malheureusement, son extrémité trempe dans les eaux bouillonnantes. Cinquante coolies sont mobilisés pour mettre le mastodonte en place. Au commandement, ils tirent sur des cordes de glacier et sur des piolets enfoncés dans le tronc. Peu à peu, le pont est mis en place, mais il a fallu trois heures de travail. Il est trop tard pour continuer.

Le soir, Huss, notre meilleur coupeur de bambous — c'est un peu son métier, car il est ébéniste — part avec un shikari (chasseur) pour ouvrir le chemin pour le jour suivant. A la nuit, il revient émerveillé! Le shikari est un véritable diable, entre les mains duquel le coutelas danse à un rythme infernal. Les arbres tombent à gauche et à droite et derrière lui un large chemin est ouvert.

Le lendemain matin, au départ, nouveau malheur: la pluie se met à tomber. Les porteurs font grève. Ils n'ont pas envie de traverser le long du tronc sur lequel un faux pas serait fatal. Ang Tharkay leur annonce catégoriquement: « Pas d'étape, pas d'argent! » Cette menace a un effet surprenant: la caravane se met en marche immédiatement. Certains coolies étonnants d'équilibre vont et viennent sur le pont pour porter les charges de ceux qui n'ont pas le pied sûr.

A la septième étape, à partir de Muri, le glacier est en vue. Il sort de gorges si encaissées que l'espoir de pouvoir le remonter paraît bien faible. De peur que les coolies ne se mettent de nouveau en grève, nous n'osons leur demander d'aller plus loin.

L'endroit se nomme Tsaubon. C'est un immense cirque extrêmement sauvage. Nous sommes sur la rive gauche du torrent. Au-dessus de nos têtes, des murailles s'élèvent de 4500 mètres vers le Dhaulagiri. Ce versant ouest est le plus

escarpé de cette montagne. Il s'agit d'être très circonspect dans le choix de l'emplacement d'un camp, car partout on remarque des traces d'effroyables avalanches. Des forêts entières ont été déracinées. D'énormes cônes d'accumulation de neige et de glace témoignent que, même à cette époque, les glissements sont à craindre. Nous installons finalement le camp de base à 3500 mètres, dans un ravissant bosquet de bouleaux, sur un promontoire de tout repos. Entre les branches des arbres, qui n'ont pas encore mis leurs feuilles, on voit briller la tranche bleue des glaciers suspendus dominant des parois si hautes et si abruptes qu'elles sont à l'échelle d'un autre monde. En face se dressent d'autres parois et d'autres sommets.

Bien que nous soyons proches de la montagne, notre itinéraire est encore très long, car nous devons contourner le Dhaulagiri pour l'attaquer par son versant nord.

Les coolies nous quittent, excepté six qui veulent bien aider les sherpas au transport des charges vers les camps supérieurs. Comme par miracle, le glacier n'offre absolument aucune difficulté; en revanche, les deux étapes jusqu'au camp I sont interminables.

Nous partons immédiatement en reconnaissance et repérons bientôt le seul itinéraire possible dans le versant nord de la montagne. C'est une moraine escarpée qui sépare deux glaciers affreusement tourmentés. Cette crête aboutit à un plateau situé à mi-hauteur de la cime. De ce plateau, la partie supérieure n'est guère accueillante. Dès maintenant, j'ai l'impression que l'ascension échouera. Cependant, on n'a pas le droit d'abandonner par ce que l'on a mauvaise impression. Il faut vraiment se casser le nez sur la montagne en évitant toutefois de ne pas s'y rompre le cou avant de pouvoir rentrer la conscience tranquille.

Après trois transports, les six coolies, dont les pieds nus se blessent dans les moraines, font grève, c'est à la mode. Ils veulent davantage d'argent, c'est humain. Trois d'entre eux nous quittent. Ceux qui nous restent et qui nous seront fidèles jusqu'à la fin sont de singuliers caractères:

C'est tout d'abord le Beniman, cooli de Beni. Il a l'air simple d'esprit, mais il est serviable et il sait très bien ce qu'il veut. Il vivra avec nous des aventures singulières. Le second est le businessman. Il est monté jusqu'au glacier pour nous vendre des bananes. Sans succès, il en mange lui-même une partie et nous donne le solde. Comme il est venu pour affaires, il ne lui reste qu'à nous aider à porter des charges. Il est très intelligent et s'adapte étonnamment aux difficultés de la haute montagne. Pour finir, il nous rendit de grands services.

Le troisième se nomme Nandarasse; nous le baptisons Tarzan. Il sera le plus fidèle et le plus touchant. Il est partisan de l'ordre et l'on peut avoir en lui une entière confiance. Il chasse avec un vieux fusil à pierre et il lui faut tirer au moins trois fois pour atteindre son but, tant ses projectiles dévient. Nous pûmes nous régaler d'un jeune barrhal tombé sous sa mitraille, puis ses munitions s'épuisèrent.

Nous étions arrivés le 3 mai au camp de base. Il fallut quinze jours pour transporter suffisamment de matériel et de vivres au camp I, situé au début de la partie raide de l'itinéraire. Pour ce travail, les sherpas sont merveilleux d'endurance et de persévérance. Nous-mêmes, nous devons porter notre part des charges. Mais les jeunes membres de l'expédition ne l'entendent pas de cette façon. Ils veulent monter immédiatement sur la montagne pour reconnaître la route et pour s'acclimater à l'altitude. Ce fut une grave erreur de leur part. Montés trop vite, ils souffrirent de l'altitude. Puis, ils s'épuisèrent à faire des traces dans de la neige profonde qui s'accumulait chaque jour à nouveau, tandis que plus tard, elle s'était durcie et était devenue excellente.

Avant de nous lancer définitivement à l'assaut du Dhaulagiri, Lauterburg, Pfisterer et moi partons en reconnaissance vers un petit sommet de 6000 mètres situé de l'autre côté du glacier, face à la grosse montagne. Nous voulons contempler l'énorme masse du Dhaulagiri avant de nous coller à ses flancs pendant plusieurs semaines. Ang Tharkay et deux autres sherpas nous accompagnent avec

deux tentes et nos sacs de couchage. Ang Tharkay restera avec nous tandis qu'Ang Phutar et Phurkipa redescendront au camp I.

Sur des éboulis croulants, la montée est très raide. Aucun emplacement de camp ne se présente. Le brouillard nous entoure et un fin grésil se met à tomber. Sur un pierrier très incliné, nous confectionnons une longue plate-forme fort étroite, sur laquelle nous dressons les tentes avec difficulté.

Dès 3 h. le lendemain matin, nous reprenons la montée rendue dangereuse par le verglas, mais nous atteignons bientôt des bancs neigeux où un simple coup de pied suffit pour faire d'excellentes marches.

Peu à peu, le ciel se dégage, les brumes se lèvent et devant nous se dresse notre montagne, énorme, majestueuse, aux lignes symétriques, d'une beauté indescriptible. On ne se rend pas immédiatement compte de son immensité. Les détails sont si petits qu'on ne les voit pas au premier coup d'œil. Les tranches des glaciers suspendus apparaissent comme la cassure d'avalanche de plaques de neige, les séracs sont des têtes d'épingle. Plus nous nous élevons, plus le versant nord du Dhaulagiri se développe et paraît haut et raide. Il semble presque nous surplomber. A son pied s'écoule en serpentant le magnifique glacier du Mayangdi, couvert de sauterelles mortes. Emportées par le vent de la mousson, elles ont échoué sur la glace entre 4000 et 5000 mètres et se sont gelées. D'après une estimation du docteur Pfisterer, il y en aurait 150 millions.

Nous atteignons maintenant l'arête sommitale neigeuse et très facile. Une énorme corniche surplombe le versant sud. En une heure nous serons au sommet.

Comme les brumes commencent déjà à se reformer, je profite d'un bon emplacement pour photographier et filmer le Dhaulagiri.

Sans m'attendre, Pfisterer passe en tête pour faire la trace, suivi d'Ang Tharkay. Je lui crie à tout hasard: « Fais attention à la corniche! »

Tandis que je filme, j'entends dans mon dos un craquement qui me glace d'effroi. Sans arrêter ma vue panoramique, je pense que quelque chose d'affreux est arrivé: Ang Tharkay mort, que vont devenir ses cinq enfants? Et qu'allons-nous faire?

De l'arête, Pfisterer me crie: « Je vois Ang Tharkay, il s'est raccroché à la neige. »

La corniche s'est effondrée sur une vingtaine de mètres. Pfisterer, un pied dans le vide, a réussi à se maintenir, tandis que le brave sirdar a été précipité avec la corniche dans la pente très raide. Par bonheur, le sherpas avait ses gants. De toutes ses forces, il freina de ses dix doigts et de ses deux pieds tandis que la masse dévalait sous ses jambes, emportant encore une couche mouillée de la surface. De cette façon, Ang Tharkay a réussi à rester au-dessus de l'avalanche et à s'arrêter une centaine de mètres plus bas. Il a ensuite traversé vers une nervure rocheuse. Il a une corde dans son sac. Plus bas sur l'arête, Lauterburg a tout vu. Par chance, il a aussi une cordelette de vingt mètres à laquelle je m'attache. A l'endroit où la corniche est partie, il n'y a plus de danger, mais la pente est presque verticale. Je descends pour récupérer notre homme. A bout de corde je me détache et, plantant les talons dans la pente vertigineuse, j'ai bientôt rejoint Ang Tharkay. Nous remontons tous deux. Je retrouve encore son piolet et finalement il n'a perdu que son bonnet.

Malgré ses émotions, Ang Tharkay monte avec nous jusqu'au sommet, en se tenant cette fois à une respectueuse distance de la corniche. Le brouillard nous entoure.

De retour aux tentes, il pleut et neige. Comme nous ne parvenons pas à capter l'eau et que nous n'avons plus de combustible, Ang Tharkay décide de descendre au camp I. Lui et Pfisterer sont chargés d'au moins cinquante kilos. Lauterburg et moi en avons une quarantaine. Sous la pluie, en deux heures nous arrivons au camp I. Nous ne dissimulons pas notre joie qu'Ang Tharkay, ce sirdar incomparable et cet excellent homme, soit encore parmi nous.

Après une journée de repos au camp I, nous faisons encore une reconnaissance vers le Col des Français où nous trouvons un cairn en ruine.

Entre le camp I et le camp intermédiaire je réussis à établir une base trigonométrique dans l'intention de relever la topographie du bassin du glacier de Mayangdi. J'ai construit un système de cairns sur les moraines. Sur la rive droite du glacier, deux bharals broutent paisiblement à 50 mètres de ma station. Je prends garde à ne pas les effaroucher et ils se rapprochent parfois jusqu'à une vingtaine de mètres. Curieux, ils voudraient probablement jeter un coup d'œil dans le théodolite. Je mesure également la vitesse d'écoulement du glacier dont une seconde série de visées au retour me donnera le déplacement du repère choisi sur la glace.

Le 20 mai, je monte avec un groupe de sherpas vers le camp II à 5100 mètres. On y accède par une longue moraine extrêmement raide. Du II au III, la moraine est plus aiguë. Avec de grosses charges, il faut être habile équilibriste pour ne pas perdre pied.

Le camp III, situé à 5500 mètres, est un point de vue unique. Par la crête acérée on débouche sur un nid d'aigle où quatre tentes sont dressées. Ce replat neigeux est dominé par des séracs menaçants, entre autres deux grandes tours qui ont l'air de s'embrasser, tandis que de chaque côté les glaciers s'écoulent en un chaos effrayant. Pour m'acclimater, je monte plusieurs fois avec des sherpas au camp IV à 5900 mètres.

L'itinéraire est très pittoresque. On s'élève d'abord à gauche sous les fameuses tours amoureuses. Puis, on se faufile vers la droite entre d'énormes gratte-ciel de glace qui basculent, lentement emportés par le mouvement du glacier. Le passage est plus impressionnant que dangereux. Plusieurs plateaux se succèdent jusqu'à une dernière montée qui débouche au camp IV, sur un dos neigeux d'où la vue est sensationnelle. D'ici, la pente nord du Dhaulagiri se dresse d'un seul jet de 2000 mètres jusqu'au sommet. En face se développe une chaîne de sommets de 6500 mètres, qui culmine au Dhaulagiri Himal, un Weisshorn inaccessible de 7900 mètres.

Un matin, alors que nous déjeunons au camp III, la plus grosse des tours bascule. Comme une quille, elle renverse ses voisines. D'autres séracs sont mis en mouvement, si bien qu'une énorme avalanche de blocs se déclenche. Nous sommes fascinés par ce spectacle grandiose et effrayant. Les tasses à la main, et la bouche pleine, nous reculons progressivement vers l'arête par laquelle on accède au camp. Nous commençons à descendre en espérant que si les tentes sont balayées, nous serons en sécurité sur la crête. Toutefois, les blocs dévalent dans un couloir sur la gauche et nous laissent en paix. Un nuage glacé de poussière de neige s'abat sur nous, puis le calme revient. Nous terminons notre repas, enthousiasmés par le spectacle auquel nous venons d'assister et contents d'en être quittes pour la peur.

Le jour où le grand sérac est tombé, Braun et Eichelberg sont montés du camp IV pour reconnaître la possibilité de placer un camp V au pied de la « poire », un éperon en forme de demi-poire dont la tige aboutit à l'arête ouest.

Nous avions pensé pouvoir rejoindre l'arête à droite de cette Poire. Mais une avalanche de neige poudreuse y avait balayé nos intentions.

Le 25 mai, je remonte au camp IV, et le lendemain, avec Braun, Eichelberg et trois sherpas nous continuons vers la Poire pour installer le camp V. Camp est une façon de parler. Après une longue et pénible montée, nous atteignons l'altitude de 6500 mètres. Sous des bandes de roches calcaires gris clair, nous taillons une terrasse dans le talus neigeux. Nous sommes trop près des rochers et au lieu de descendre d'une dizaine de mètres, nous nous entêtons. Les sherpas dressent hâtivement la tente sur une plate-forme trop étroite, puis redescendent avec Braun, car il neige. Restés seuls, Marc et moi tentons d'aménager un replat plus spacieux. Tandis que Marc se tient debout dans la pente raide, j'entasse la neige entre lui et la montagne. Au bout d'un moment, elle se consolide, Marc

Turm in der Nordflanke des Dhaulagiri (vom Lager II aus gesehen)





alors se déplace et la manœuvre recommence. Notre emplacement est meilleur que celui des sherpas. Nous y amenons la tente et je me mets à cuisiner. Les coulées de grésil glissent constamment en sautillant le long du versant de la montagne, et s'accumulent entre la tente et le rocher. La nuit est de ce fait très désagréable. La pression de la neige contre la toile nous laisse de moins en moins de place. Une fois que l'espace entre la tente et la montagne est comblé, la neige qui coule passe par-dessus. Mais la masse accumulée menace d'écraser notre fragile abri.

Dès minuit et demie, par un froid mordant, je sors pour dégager la tente, puis je prépare un déjeuner chaud. Nous remplissons les thermos et à 3 h. nous nous mettons en route pour gravir la Poire.

Lentement, très lentement nous montons sous une voûte foncée, scintillante d'étoiles. Elles s'éteignent peu à peu, faisant place à un énorme soleil qui embrase les montagnes à l'infini. Nous avons l'impression de survoler une mer d'oranges et de citrons aux ombres bleues. Par endroits, un melon émerge ou même une courge. Ceux-là doivent être des cimes du Trans-Himalaya. Plus nous nous élevons, plus les montagnes se multiplient. A l'ouest, derrière la chaîne du Dhaulagiri Himal, se dressent des sommets fabuleux.

Nous mesurons nos progrès à une muraille rocheuse du Dhaulagiri située à notre gauche et aussi à la Pointe de Tukucha derrière laquelle l'horizon monte avec nous.

Vers 8 h. du matin, nous dépassons 7000 mètres. Nous entrons dans une zone extrêmement scabreuse, où les dalles calcaires sont recouvertes d'une couche de neige poudreuse si mince que les crampons crissent sur la pierre. Si les rochers étaient dégarnis de neige, on trouverait de bonnes prises, de bons replats. Si la neige était consistante, on pourrait y tailler des marches. Au lieu de cela, on progresse sur une masse inconsistante et glissante qui cache toutes les saillies.

Nous cherchons partout un replat pour dresser une tente, mais la montagne est si lisse qu'il n'y a aucune possibilité de camper. Eichelberg et moi, nous avions pensé bivouaquer n'importe où et monter au sommet le lendemain, mais il n'y a même pas de n'importe-où. Ces dalles raides et glissantes n'offrent aucun espoir. La vue même ne trouve aucune aspérité où se reposer.

Nous examinons aussi la possibilité d'une traversée éventuelle sur la droite, vers l'arête ouest. Elle paraît plus raide et plus dangereuse qu'une escalade directe. En dessous de nous, nous pouvons voir les deux versants très raides d'un ressaut de l'arête ouest qui n'a rien d'engageant. Nous n'osons pas non plus espérer atteindre le sommet de l'endroit où nous sommes après un bivouac. La cime est beaucoup trop loin et nous domine encore de mille mètres.

Après nous être remplis les yeux pour toujours de la vue incomparable de cette mer de montagnes, nous redescendons, la mort dans l'âme.

Plusieurs passages sont scabreux, puis la neige devient meilleure. Nous nous glissons même assis, très prudemment. Braun et des sherpas sont montés au camp V pour y amener des provisions. Je profite de descendre avec eux au camp IV.

Deux jours plus tard, Braun et Schatz, renforcés de trois sherpas et d'un appareillage d'oxygène, montent à leur tour au camp V.

Le lendemain, 29 mai, le jour où l'Everest est gravi, nous sommes tous rassemblés au camp IV, sauf nos deux camarades et leurs trois sherpas, Ila Tenzing, Gyalzen et Kamin, qui escaladent la Poire. Dès 8 h. du matin, nous les voyons à la jumelle au sommet de cet éperon, où ils font une longue halte. Puis, deux petits points partent en droite ligne vers l'arête, tandis que trois autres redescendent. Ce sont les sherpas qui rentrent. Ils se dirigent vers le centre du grand couloir situé à gauche de la Poire.

Nous les voyons se glisser et pensons: Les malins, ils veulent être plus vite en bas. Mais leur glissade s'accélère et nous réalisons avec horreur qu'ils tombent. Ils dévalent la pente dans un nuage de neige. Maintenant, ils forment une masse de laquelle un point noir se détache et glisse plus vite. Pour le moins, celui-là est perdu, pensons-nous. En effet, la pente aboutit à une muraille de glace de deux cents mètres. L'un de nous qui suit la chute à la jumelle nous annonce que c'est un sac qui roule.

J'essaye en vain d'imaginer un miracle qui pourrait sauver les sherpas avant le saut fatal. Je pense à toutes les catastrophes de l'Himalaya qui ont créé des veuves et des orphelins.

Une crevasse se présente sur la trajectoire de la glissade. Les malheureux vont-ils s'y engouffrer? Non, ils passent par-dessus et en franchissent une seconde. Leur allure se ralentit, puis ils s'arrêtent à une centaine de mètres du bord du mur de glace. Ouf! Nous respirons, mais dans quel état doivent-ils être? Je n'ose y penser, car deux fois j'ai dû porter secours à des grimpeurs qui avaient glissé sur la neige. Généralement, pendant la chute, les pointes des crampons crochent dans la pente et le coup est si brusque que la torsion du pied qui en résulte casse la jambe au-dessus de la chaussure. D'ailleurs, lorsqu'on tombe ensemble sur une distance d'au moins six cents mètres comme viennent de le faire nos sherpas, on se heurte les uns aux autres et les crampons font de gros dégâts. Nos infortunés compagnons doivent avoir des trous et des déchirures un peu partout. Vont-ils se relever? Sont-ils morts ou immobilisés par leurs blessures? Ils ne bougent pas. Nous nous équipons en hâte pour leur porter secours. Le docteur prépare des attelles et des gouttières. Il se charge de désinfectants, de drogues contre la douleur et de kilos de pansements. De mon côté, j'attends que le thé soit chaud pour en remplir des thermos.

Une demi-heure après s'être arrêtés, les trois points noirs se dressent et se dirigent horizontalement vers la droite pour rejoindre la trace qui mène du camp IV au camp V. Nous n'en croyons pas nos yeux. S'ils peuvent marcher de cette façon, ils n'ont en tous cas pas les jambes cassées!

Nous nous répartissons les tâches: tandis que Huss va récupérer le sac qui s'est aussi arrêté avant la paroi, Lauterburg et Gyalbu vont chercher deux objets qui ont fait le grand saut. Ils retrouvent un gant et une boîte de glucose. Les autres ramènent les sherpas qui ne sont pratiquement pas blessés. Ila Tenzing a la cuisse droite égratignée, Kamin a le menton râpé tandis que Gyalzen n'a rien du tout.

Ils nous expliquent que l'un d'eux ayant glissé, les autres avaient planté leurs piolets pour tenter d'enrayer la chute. Ces piolets avaient été arrachés et les deux autres sherpas emportés. Ils s'en tirent mieux que nous n'osions l'espérer.

Pendant ce temps, Braun et Schatz sont montés au-dessus de la Poire, par une pente neigeuse très redressée, jusqu'à la barre rocheuse qui défend l'arête. Devant l'extrême difficulté, ils ont abandonné et redescendent sans avoir rien vu de la chute de leurs sherpas.

Leur assaut avait été combiné dans ses moindres détails. Après une nuit affreuse, ils ont quitté le camp V à 3 h. du matin; les trois sherpas, portant les appareils d'oxygène sans les utiliser, ont ouvert la trace jusqu'au sommet de la Poire d'où nos compagnons en excellente forme ont continué leur ascension sous le masque. Leur progression fut rapide, jusqu'aux dalles difficiles qui les ont arrêtés sous l'arête.

Nous aurions pu mettre sur pied une nouvelle équipe d'assaut. Guéri d'une infection de doigts (il s'était blessé en coupant les bambous lors de la marche d'approche), Huss était en pleine forme. Eichelberg, qui avait déjà goûté à l'altitude, était prêt à recommencer. Braun et Schatz étaient encore d'attaque, Pfisterer, Lauterburg et moi pouvions les soutenir. Mais à quoi bon? Nous venions d'échapper à une catastrophe; il valait mieux ne pas tenter le diable.

Pour réussir, il faudrait une expédition d'un autre genre. Une première équipe devrait aménager à la dynamite l'emplacement d'un camp à 7200 mètres. Une

seconde équipe devrait y dresser des tentes, pitonner un accès à l'arête et y placer des cordes fixes. La troisième équipe, utilisant ces facilités, tenterait de bivouaquer au-delà de l'arête ouest, d'atteindre le sommet et d'en redescendre. Mais si une tempête survenait pendant ces manœuvres, les grimpeurs risqueraient d'être emportés par le vent ou par une avalanche ou bien bloqués sur la montagne, ils périraient gelés. Toutefois, si l'accès à l'arête était rendu possible, une équipe de deux, secondée le long de la Poire et qui ferait l'ascension en deux jours avec un seul bivouac, exposerait moins de monde. On se rend compte que le Dhaulagiri n'est pas un sommet facile d'accès et que cet accès est dangereux.

Nos camarades ont accompli une très belle performance en atteignant 7700 mètres d'altitude. Ils n'étaient cependant pas aussi près du but qu'il ne le paraît d'après les 500 mètres manquants. Mon opinion est que l'expédition qui arrivera au sommet du Dhaulagiri aura accompli un plus grand exploit que l'ascension de l'Everest. L'ascension est tentante, elle est possible, mais elle est très dangereuse.

En revanche, il n'y aurait pas d'inconvénients graves à être surpris par la mousson au camp IV à 5900 mètres. La retraite par la moraine serait sans danger.

Il est probable qu'après la mousson les pentes supérieures de la Poire sont enneigées d'une couche plus consistante, et que l'accès à l'arête en serait facilité; mais le froid et le vent feraient la vie dure aux grimpeurs. Il se peut aussi qu'en certaines années, la face soit entièrement dégarnie de neige. Je me demande pourtant si elle en serait plus facile, car les dalles calcaires m'ont paru extrêmement lisses et compactes.

L'inconvénient, lors d'une tentative à un sommet de 8000 mètres, est que si elle ne réussit pas on rentre bredouille, tandis qu'en s'attaquant à des buts plus modestes, on moissonne des cimes vierges dont l'ascension procure de grandes satisfactions. Et pourtant, l'attaque d'un grand sommet demande davantage d'expérience, un équipement tout à fait au point, une technique himalayenne plus poussée. Nous avons rassemblé toutes ces conditions, et je suis convaincu que nous aurions réussi sur une montagne moins difficile. N'oublions pourtant pas que, même faciles, les « huit mille » se défendent toujours bien.

Le jour après la magistrale glissade des sherpas, Lauterburg monte jusqu'au camp V à 6500 mètres, accomplissant ainsi une performance exceptionnelle pour son âge.

Ce même jour, le camp IV est évacué. La neige a terriblement fondu les jours précédents et une quantité de ponts sont effondrés, ce qui rend la descente dangereuse.

Au cours de cette même matinée, tous les hommes disponibles montent du camp I au camp III pour évacuer le matériel.

Pour éviter de cheminer sur l'arête entre les camps III et II, nous fixons des cordes dans un versant très raide. Ces rampes facilitent la descente. Huss, dernier de la nombreuse caravane, récupère les cordes. Moi-même, j'attends au camp II que le dernier ait passé. Les cordées de sherpas défilent les unes après les autres. Chaque fois que je demande si le Beniman descend, tous rient aux éclats et me répondent « Beniman, not coming ». Il doit se passer quelque chose! La dernière cordée a disparu. Le brouillard enveloppe la montagne; et le Beniman ne vient pas. Il fait froid; pour nous réchauffer, Huss et moi brûlons un paquet de liteaux de frêne destinés à jalonner l'itinéraire. A nos appels répond une voix lointaine qui semble sortir de l'enfer.

Finalement, une forme s'agite dans le brouillard. Elle traverse une pente dangereuse et rejoint l'arête à quelque distance. L'homme s'assied et ne bouge plus. Une demi-heure s'écoule; quand il reprend la descente, nous allons l'aider. A notre étonnement, il est nu-pieds et descend à reculons — plantant à chaque pas ses dix doigts et ses dix orteils dans la neige. Il est transi. Ses chaussures se dandinent au sommet de son énorme charge de quarante kilos. Pris de pitié, je lui dis de laisser son fardeau, que j'amènerai près du feu.

Assis dans la neige, la sangle au front, je bascule le sac sur mon dos. Je peux me tenir debout sans peine, mais descendre l'arête est une autre affaire. Je n'ose me pencher suffisamment en avant de peur de culbuter. A chaque pas, je glisse et retombe assis. J'essaie de marcher à reculons, comme lui, sur mes quatre pattes; mais la charge m'écrase, je ne suis pas assez fort. Peu à peu, je prends de la graine. Je m'incline vers l'aval et tout essoufflé j'amène enfin la charge jusqu'au feu. Je suis rempli d'admiration pour notre Beniman qui, sans habitude de la haute montagne, et n'osant se fier à ses chaussures, a réussi à amener son énorme fardeau jusqu'ici. Huss et moi avons de très gros sacs, aussi laissons-nous une partie de la charge que les sherpas viendront récupérer demain. Nous rejoignons le camp I sans autre aventure.

Avant de quitter définitivement la région, Lauterburg et Pfisterer remontent la partie supérieure du Glacier de Mayangdi jusqu'au col nord-est du Dhaulagiri. Le jour suivant, avec trois sherpas, ils partent vers le nord, franchissent le Col des Français et gagnent Tukucha. Ils rejoindront le gros de la caravane à Beni.

Braun, Eichelberg, Huss et moi, rentrons par les gorges avec les bagages. Du camp de base, en attendant les coolies qui viennent nous chercher, nous explorons le col sud du Dhaulagiri. La mousson est imminente. Elle envoie chaque jour d'épais brouillards dans la vallée, de sorte qu'il est impossible de repérer un bon emplacement de camp. En désespoir de cause, nous montons directement au-dessus du camp de base. Deux tentes sont dressées sur une moraine au milieu de roches moutonnées dans une situation dangereuse, sous un glacier d'où des pierres dévalent à tout instant.

Le jour suivant, dès 4 h. nous sommes en route. En crampons, nous remontons un couloir et aux premiers rayons du soleil atteignons un petit sommet d'où la vue est fabuleuse. Les gorges de la marche d'approche s'enfoncent dans une ombre bleue. L'énorme sommet du Dhaulagiri Himal se dore et les parois sud-ouest du Dhaulagiri, encore dans l'ombre, font sur le ciel étincelant une tache bleu très foncé. Plus loin, au col sud, à 6000 mètres, la vue vers l'est se découvre. L'Annapurna domine toutes les autres montagnes dans une gamme de bleus, tandis que des cumulus roulent leurs masses blanches de vallée en vallée. A notre gauche se dressent les terribles parois du Dhaulagiri, tandis qu'à notre droite brille la cime du Manapati. Il est 9 h. du matin; son ascension est tentante. Mais il ne faut pas songer à redescendre le couloir dans l'après-midi quand les pierres et les avalanches s'y précipitent. Il nous faudrait un camp au sommet du couloir. Je préfère renoncer à l'ascension que de m'exposer aux avalanches ou à un bivouac.

Avant que la neige ne se soit ramollie, nous avons déjà rejoint les tentes et nous les ramenons au camp de base dans l'après-midi.

Le lendemain, les coolies arrivent, sauvage bande d'hommes des bois à l'odeur âcre de fumée et de sueur. Dans les gorges, les eaux sont énormes. Les ponts ont été emportés, sauf deux, celui du gros tronc et celui de l'affluent de la Mayangdi Khola. Nous suivons la rive droite jusqu'à Muri, en passant au hameau de Bogara. Lorsqu'on vient de Muri, l'accès à ce village est inimaginable. Dominant des précipices de mille mètres, la piste passe le long de vires où l'on doit se tenir avec les mains. C'est une véritable escalade très exposée. Et pourtant les gens, des femmes et des enfants, y vivent heureux et trouvent tout naturel de se déplacer journalièrement avec d'énormes charges au-dessus de ces abîmes où le moindre faux pas serait fatal.

A Bogara, Tarzan retrouve sa première femme. Elle a un doux sourire et porte un nouveau-né dans ses bras, tandis qu'une quirielle d'autres enfants courent autour de la maison parmi les coqs et les poules.

A Muri, Tarzan retrouve une seconde femme et une belle-mère. Tous les cadeaux que nous faisons à notre fidèle Tarzan sont immédiatement réquisitionnés par cette dernière. Lorsqu'il reçoit sa paye de trois mois, Tarzan donne 10 roupies à ce sherpa, 20 roupies à cet autre; tout son salaire y passe. Bientôt nous comprenons sa sagesse. Il a emprunté aux sherpas pour laisser de l'argent à sa femme de Bogara et le sauver des griffes de sa belle-maman. Il aimerait beaucoup venir

avec nous comme porteur jusqu'à Pokhara, mais la mégère ne l'entend pas de cette oreille: la mousson est là, les rizières doivent être labourées. Dieu sait combien il doit nourrir de femmes, le pauvre? Il nous quitte d'un air si triste que nous en sommes touchés aux larmes. Sa déconvenue est grande. Il s'était montré digne du surnom qu'il avait reçu.

Le retour jusqu'à Pokhara est sans histoire. Nous y rencontrons les Japonais du Manaslu, dont ils n'ont pu atteindre le sommet trop éloigné. Deux d'entre eux parlent couramment le « Schwytzerdütsch »; un troisième est de mes amis. Il y a 21 ans, nous courions ensemble les premières olympiades universitaires de ski à Cortina d'Ampezzo, et nous nous retrouvons aujourd'hui au Népal! Le monde est petit.

Comme nous, les Japonais attendent l'avion, qui ne vient pas. Les lignes aériennes ont été nationalisées par l'Inde à partir du 15 juin et dès ce moment, les Kathmandu—Pokhara et Pokhara—Bhairawa ont tout simplement été supprimés.

Pendant une semaine, nous apprécions les bains au lac et chaque jour à 17 h., dès que l'ardeur du soleil faiblit, nous nous livrons, devant le gouverneur et la populace assemblée, à d'épiques parties de football au cours desquelles sherpas et sahibs se ruent sauvagement sur le ballon.

Tandis qu'un avion du gouvernement du Népal dépannera les Japonais et les transportera à Kathmandu, nous nous résignons à parcourir à pied les cent kilomètres jusqu'à Bhutwal. C'est la route des soldats qui, très fiers, nous font de superbes saluts militaires au passage. Mangues et bananes sont les friandises du voyage.

A la dernière étape, une rivière doit être franchie à gué. A sa vue, nous croyons la traversée impossible tant le courant est formidable et les eaux profondes. Mais un indigène entre dans le courant avec le plus grand calme. L'eau monte jusqu'à sa poitrine. Il traverse, puis ramène un enfant sur son dos. Nous en sommes sidérés. Braun a la bonne idée de tendre une corde de nylon. Des centaines de personnes l'utilisent. Les femmes avec leurs jupes sont violemment entraînées. De forts lurons doivent les tenir ou les porter. Une heure plus tard, nous sommes à Bhutwal d'où nous rejoignons Nautanwa en camion, quittant ainsi le Népal de l'ouest, ce pays enchanteur.

Cette expédition me laisse un des plus beaux souvenirs de ma vie. Le contraste incessant entre la jungle subtropicale et les cimes himalayennes m'a fait une grande impression. C'est le pays où j'aimerais retourner, car si nous avons vu beaucoup de montagnes, il y en a encore bien d'autres qui attendent le grimpeur. Et puis de temps en temps, j'ai la nostalgie des sherpas, ces hommes simples et charmants, toujours de bonne humeur et dévoués jusqu'à la mort.

André Roch

Der letzte Aufstieg

Wenn ich heute an unsere Expedition zurückdenke, dann kommen mir als erstes jene 1300 Meter in den Sinn, die Peter Braun und ich am 29. Mai hinaufstiegen. Ich frage mich nach dem Grund; denn sie besitzen nichts Besonderes, diese 1300 Meter steilen, lockeren Schnees mit der Felsstufe am Schluß und der Birne in der Mitte, die ein rücksichtsvoller Druckfehler in eine wärmespendende Einrichtung für uns veränderte.

Ist es wohl die bloße Magie der Zahl, die einen beeindruckt, oder ist es etwas mehr? Ist es nicht eher jener Tag, der für uns so voller Hoffnungen, Anstrengungen und schließlich Enttäuschungen war, daß er ein Gewicht erhalten hat, neben dem die vielen, vielen andern Tage für uns etwas verschwinden? Obwohl